pour savoir ce qui peut passer par la cervelle d'une ancienne *écuyère* de l'Hippodrome.

» Dans cette incertitude, je prends le parti, madame, de faire comme vous; je répondrai à vos questions comme si elles étaient sérieuses, et je lâcherai un peu la bride à ma plume, comme si vous aviez plus envie de rire que de vous convertir.

» Posons-nous d'abord quelques principes.

» Vous ne croyez, dites-vous, pas plus à la vertu des hommes qu'à la vertu des femmes.

» Je ne m'en étonne point d'après la vie que vous avez menée. Mais, trêve de misanthropie aussi bien que de rigorisme! Il en est de la vertu, madame, comme de la santé; la vertu n'est même, à mon avis, que la santé du cœur, comme la santé est la vertu du corps. Combien pensez-vous qu'il y ait, sur cent individus pris au hasard, de sujets parfaitement sains? Pas cinq, peut-être pas trois; et la preuve, c'est qu'il y a fort peu de gens qui meurent de vieillesse après avoir passé leur existence sans maladie. *L'insanité* de corps, telle est donc aujourd'hui la condition commune de l'humanité, malgré les 100,000 conscrits soi-disant sains que prennent chaque année nos conseils de révision, malgré cette multitude de jolies femmes qui remplissent nos villes et nos campagnes.

» Eh bien, madame, cette rareté de santés parfaites vous fait-elle déclamer contre la santé? Prétendez-vous que la maladie est notre état naturel et normal? Soupçonnerez-vous le petit nombre de ceux qui se portent bien d'être des hypocrites, et concluez-vous qu'il faut s'abandonner aux hasards du chaud, du froid, de l'humide et d'une alimentation désordonnée?

» Non, certes; quelque chose nous dit, au contraire, que la santé est la loi des êtres vivants; que c'est elle qui fait le fonds de notre vie; que, quand on l'a perdue, il faut y revenir ou se laisser niaisement mourir d'inertie et d'inanition.

» Il en est ainsi de la vertu: elle est un peu partout, elle n'est entière presque nulle part. Je ne sais, madame, qui vous a façonné vos idées sur la vertu; il faut que vous les ayez reçues, jeune fille, dans quelque couvent. Mais de même qu'il y a encore en vous de la vie et de la santé, de la vigueur même (et votre lettre en déborde): de même, j'ose en jurer, il y a en vous de la vertu: le chagrin seul, le dépit de vos faiblesses, l'humiliation de vos mécomptes vous empêchent de l'apercevoir.

» Laissons de côté les Agnès et les Madeleine, ces types de l'innocence et du repentir; il y a en vous de la vertu, vous dis-je, et j'ai une excellente raison pour l'affirmer: c'est votre propre témoignage, c'est votre désir profond d'avoir encore plus de vertu, comme un convalescent qui aspire à une santé parfaite.

» Ce premier principe ne vous paraîtra pas trop désespérant, je pense; en voici un autre sur lequel j'appelle également votre attention.

» C'est un fait que les bêtes, je ne fais pas de comparaison, soyez tranquille, que les bêtes, dis-je, ne connaissent pas l'ennui, ni le dégoût, ni la satiété, ni le désespoir, ni aucune de ces maladies morales qui suivent la perte de la santé morale, c'est-à-dire, si vous me permettez actuellement d'employer le mot, de la vertu.

» La raison en est que les bêtes, infiniment moins passionnées que les hommes, obéissant à l'instinct et à ses lois inflexibles, ne sont pas, pour ainsi dire, exposées à perdre cet équilibre, cette santé de l'âme sans laquelle nous autres hommes ne pouvons vivre. De ce côté, l'existence des animaux est protégée par leur animalité même; je ne dis pas que ce soient de pures machines, mais je dis, au sens moral, au point de vue de cette vie supérieure qui nous caractérise, qu'ils n'ont véritablement pas d'âme.

» Où veux-je en venir avec cette observation d'histoire naturelle? Le voici: la nature est pleine d'analogies; à l'exemple des bêtes, les personnes occupées de choses sérieuses, triviales même, car ce que le commun des hommes appelle sérieux n'est pour les artistes que trivial; ces personnes-là, dis-je, laboureurs, artisans, savants, fonctionnaires, etc., etc., ne connaissent pas l'ennui, ou, du moins, le connaissent fort peu. Elles ne l'éprouvent, et avec lui le dégoût, la satiété, l'abattement, tous ces symptômes qui caractérisent chez un homme une corruption avancée, que lorsqu'il leur arrive de sortir de leurs occupations, de se livrer à l'oisiveté, au plaisir, à la débauche.

» Ces personnes-là sont-elles des bêtes, et vous, madame, et vos compagnes du théâtre de l'Hippodrome, et les fainéants qui *nocent* la vie avec vous, seriez-vous par hasard les créatures nobles, privilégiées, les rois et les reines de la création?...

» Je vous défie de me répondre affirmativement: vous pressentez quelle pourrait être ma réplique.

» Ainsi, voilà qui est établi: les gens de travail, d'étude, d'affaires, les âmes qui luttent, enfin, sont peu ou point sujettes à l'ennui et aux vices qui l'engendrent; au contraire, les gens qui jouent, qui s'amusent, qui flânent, qui batifolent, qui font l'amour, qui rêvent, qui *vivent*, qui mangent, qui dansent et qui chantent; les poëtes, les artistes, toute la bohême littéraire, je dirai même les gens d'Eglise et jusqu'aux trappistes, tout ce monde prétendu supérieur est livré irrémissiblement à la débauche, au dégoût, à la honte, pire que la mort.

» Encore un peu de patience, madame, je vais conclure.

» Je trouve dans votre lettre une phrase curieuse et qui vous peint tout entière: « Issue d'une famille honorable, j'aurais pu, » comme bien d'autres, épouser un brave » homme de bourgeois, avoir des enfants, etc. » Mais, bah! j'ai redouté les ennuis d'une » existence aussi peu accidentée, et je me » suis lancée à corps perdu dans les hasards » d'une existence au jour le jour! »

» Vous avez fait là, madame, une énorme sottise; mais comme il n'y a pas tout à fait de votre faute, le mal n'est pas non plus tout à fait sans remède.

» Toutes vos déceptions ont leur cause première dans un noble sentiment de la dignité humaine, sentiment qui doit vous réconcilier avec vous-même et vous rendre le courage. Vous avez au plus haut degré la conscience de la liberté et l'horreur de cette monotonie, de cette servitude que nous impose la nature, et qui se résume dans ce mot: le *travail*. Ici, madame, croyez-le, je ne fais pas d'ironie. Je vous blâme d'avoir méconnu la loi du travail, qui vous aurait retenue dans la voie de votre père; mais je vous loue d'avoir compris, quoique d'une manière confuse, que l'homme, tout en subissant la loi du travail, doit combattre sans cesse les trivialités de l'existence. Votre malheur a été de séparer par la pensée ces deux choses: *travail* et *liberté*, *travail* et *art*, *travail* et *amour*. Vous vous êtes dit: Je laisserai de côté cette servitude laborieuse et toute cette trivialité, tout ce convenu de la vie commune, et je me consacrerai exclusivement à la liberté, à l'art, à l'amour, et vous êtes devenue une femme libre, artiste, amoureuse, un être fantaisiste et passionné, poussant la fantaisie et la passion jusqu'à l'épuisement...

» Le résultat vous est connu. En ne suivant que le beau et l'idéal, vous êtes arrivée au grossier et à l'ignoble; de personne libre que vous étiez, vous vous êtes faite esclave, et les jouissances de la vanité, et celles de l'art, et celles de l'amour, n'étant plus soutenues par rien de réel, de sérieux, de vivant, de fort, ne vous ont laissé que souillure, vide, dégradation.

» Que faire à cette heure, me demandez-vous?

» Ici, madame, je ne puis plus vous convaincre ni par raisonnement, ni par votre propre expérience, puisque vous vous êtes placée en dehors des conditions de la vie normale. Je ne puis que vous affirmer la vérité de ce que je m'en vais vous dire. Vous suivrez mon conseil ou vous le dédaignerez: il y va pour vous de la vie ou de la mort, et, ce qui est plus, comme je vous ai dit, de l'honneur ou de l'infamie.

» Vous avez vingt-huit ans, la première période de votre jeunesse est passée; il vous reste la seconde: douze années de l'âge moyen d'une femme, vingt-huit à quarante. C'est encore un avenir.

» Rompez d'abord avec toute espèce d'amour. La première chose que vous avez à faire est d'apprendre à vous posséder vous-même, et, malheureuse, vous n'avez été jusqu'à ce jour que l'esclave d'autrui! Cela vous coûtera dans les commencements, il faut vous y attendre; mais si la lutte est pénible, le triomphe vous sera doux. Se *posséder*, entendez-vous, être affranchie, ennoblie dans son corps et dans son cœur, gouverner ses sens, c'est ce qu'on appelle *chasteté*. Vous n'êtes plus vierge, soit: la perte peut se réparer; vous pouvez encore être chaste.

» Deux ans au moins de ce régime vous sont nécessaires. Les tentations seront vives: ceux qui, vous ayant connue, vous verront changer de vie, ceux qui, ne connaissant de vous que votre vie nouvelle, auront vent de votre passé; tous trouveront piquant de refaire votre conquête et mettront tout en œuvre pour vous ramener sous leur joug. Ne faiblissez pas ou tout est perdu. Méprisez ceux qui vous tourneront en ridicule: il ne peut vous échapper, si peu que vous connaissiez le cœur des hommes, que le dépit aura plus de part à leurs sarcasmes que le zèle de la vertu. Une *écuyère* quitte ses amants avant que ses amants ne la quittent; c'est impardonnable!

» Avec l'abstinence absolue de l'amour, je vous prescris une vie sobre et laborieuse. N'accordez rien à la sensualité, et même faites quelquefois maigre chère. C'est ce que les prêtres nomment *mortification*; et je vous la conseille, non pas qu'il y ait dans ce régime aucune vertu magique, mais parce qu'il vous exerce peu à peu à dominer la nature, et qu'il spiritualise pour ainsi dire notre être.

» Vous ne me dites pas quels sont vos moyens d'existence, mais, quels qu'ils soient, il faut y ajouter encore, les développer, les appliquer, en choisissant une profession, en embrassant une carrière.

» Vous avez dans une large mesure l'intelligence, l'esprit même, une orthographe irréprochable, du style, une jolie main; je ne parle pas de vos autres talents, qui me sont inconnus. Rien ne vous manque, et vous pouvez vous distinguer encore dans la vie sérieuse, autant et plus que vous n'avez jamais fait sur les planches.

» Figurez-vous que vous êtes dans la société comme Robinson dans son île, seule, avec les quelques ressources que vous a laissées la fortune. Il faut vivre, et si déjà la vie vous est assurée, il faut élargir et élever de plus en plus cette vie. Seriez-vous morte lâchement, à la place de Robinson, au bord de la mer, au lieu de travailler comme il fit pendant vingt-cinq ans? Eh bien! vous êtes mieux que Robinson, et vous pouvez faire mieux que lui.

» Supprimez de vos lectures les romans et les vers. Votre imagination réclame quelque chose de plus fortifiant et de plus pur.

» Vous avez l'histoire, les voyages, la géographie, les sciences; allez jusqu'à la philosophie si vous voulez.

» En un mot, tout en restant ce que la nature vous a faite, artiste, travaillez, occupez-vous, entreprenez, et, reportant sur votre nouvelle vie votre talent d'artiste, ennoblissez sans cesse vos travaux et vos entreprises. Vous n'aimez pas l'économie domestique! C'est que vous n'en avez vu que le graillon et la fumée. Il faut bien du talent, sachez-le, à une femme, pour faire de son appartement un tableau et un paysage. Et c'est pourtant là qu'elles doivent tendre toutes: des marmites, des pots, des meubles, sont-ils donc plus dégoûtants à toucher que des couleurs et des brosses?

» Et après, m'allez-vous dire, le but, la fin de tout cela? Après! madame: il faut d'abord m'en croire sur parole, puisque vous m'avez pris pour votre médecin; commencez le traitement et suivez-le avec résolution, et quand votre guérison sera avancée, je vous dirai ce qu'il faut faire. Je vous montrerai le but supérieur de la vie universelle, but auquel votre bonheur sera d'avoir concouru de toutes vos forces.

» Je vous salue, madame, avec estime et affection.

» P.-J. PROUDHON. »

Cette lettre magnifique, qui exprime les sentiments les plus élevés, est bien digne du profond penseur qui l'a signée. Mais l'*écuyère*? Est-ce bien véritablement une *écuyère*, ou n'est-ce pas un mythe? Est-ce une *écuyère* en chair et en os, une *écuyère* montant à cheval, et non un de ces monteurs de coup qui mettent en jeu le *fas et nefas* pour se procurer des autographes remarquables, et partant fructueux?... Nous en restons sur ces points d'interrogation.

ECZÉMA s. m. (è-kzé-ma — gr. *ekzema* ébullition; de *ekzein*, bouillir). Méd. Vésicules très-rapprochées les unes des autres et causant une chaleur brûlante.

— **Encycl.** Pathol. L'*eczéma*, désigné vulgairement sous le nom de dartre squameuse, dartre vive, est une affection de la peau caractérisée par une éruption de petites vésicules, très-nombreuses, agglomérées en un point nettement circonscrit, et remplies d'un liquide séro-purulent qui tantôt se résorbe et tantôt s'épanche au dehors pour former des squames ou croûtes légères. Depuis Biett, tous les auteurs qui ont décrit cette affection l'ont divisée en aiguë et en chronique. Les causes de cette maladie sont prédisposantes ou occasionnelles. Parmi les premières M. Rayer place la première et la deuxième dentition chez les enfants. L'âge critique chez les femmes, la peau fine et délicate chez tous les sujets en général favorisent le développement de cette maladie. Les causes occasionnelles les plus fréquentes sont: l'application sur la peau de substances irritantes, telles que les pommades alcalines ou mercurielles; les frictions sèches ou avec de l'huile de laurier, de croton tiglium; l'influence prolongée des rayons solaires (*eczema solare*, de Willan). L'abus que font certaines femmes de l'usage du peigne dans leur toilette de tête, dit M. Grisolles, produit le plus souvent l'*eczéma* du cuir chevelu. Certaines professions semblent y exposer particulièrement. Ainsi on rencontre fréquemment cette affection chez les cordonniers, les épiciers, les boulangers, les affineurs de métaux, les broyeurs de couleurs et tous ceux en général qui ont souvent les mains dans l'eau chargée de matières irritantes. L'*eczéma* peut se développer encore sous l'influence d'une émotion morale vive, d'un accès de colère ou de frayeur; on l'a vu quelquefois survenir pendant la grossesse et disparaître après l'accouchement. Il n'est pas contagieux. L'*eczéma* aigu présente trois variétés principales qui sont: l'*eczéma simple*, l'*eczéma rubrum* et l'*eczéma impétiginodes*. L'*eczéma* simple débute généralement sans prodromes. Les malades éprouvent un peu de fourmillement ou un léger sentiment de chaleur dans un point plus ou moins étendu de la peau. Immédiatement on aperçoit, quelquefois à la loupe seulement, une multitude de petites vésicules, de couleur normale, pleines d'une sérosité limpide et d'un aspect brillant. Un ou deux jours après le liquide se trouble et prend une teinte laiteuse; alors il est résorbé ou il s'épanche par la rupture des vésicules. Dans le premier cas, il se fait une desquamation de l'épiderme; dans le second, le liquide se concrète et forme de petites croûtes qui se détachent bientôt sans laisser de traces. La durée de cet *eczéma* n'est guère que de cinq ou six jours; mais il peut arriver que, pour calmer un léger prurit qui accompagne ordinairement l'éruption, le malade en se grattant irrite la peau et qu'alors l'éruption se renouvelle plusieurs fois. L'*eczéma* simple est toujours sans gravité, à moins qu'il n'occupe d'emblée toute la surface du corps, comme Biett l'a vu souvent chez les jeunes enfants. Il existe alors de la fièvre, de l'agitation, de l'insomnie et différents troubles du tube digestif. L'*eczéma rubrum* n'est pour ainsi dire qu'un degré d'intensité de plus de l'*eczéma* simple. La surface d'élection est généralement chaude, douloureuse, tendue, rougeâtre, souvent tuméfiée. Bientôt après elle se couvre de petites vésicules qui atteignent la grosseur d'une tête d'épingle. Rarement le liquide séro-purulent que celles-ci contiennent se résorbe; il s'épanche par suite de la rupture des vésicules, irrite la peau, l'enflamme, l'excorie et se concrète en lamelles ou squames, molles, peu adhérentes, qui, en se détachant, laissent à découvert une surface de couleur rouge ou brune disparaissant ensuite peu à peu. L'*eczéma impétiginodes* succède ordinairement à l'*eczéma rubrum*. Dans cette variété l'éruption est plus violente. La peau est très-rouge, la chaleur brûlante. Les vésicules se déchirent promptement. Elles fournissent un liquide abondant, roussâtre et très-irritant, qui forme des croûtes épaisses, jaunes, humides, imbriquées, auxquelles succèdent bientôt de nouvelles vésicules. Celles-ci se comportent exactement comme les premières, et, après plusieurs desquamations successives, il ne reste plus sur la peau que des taches brunâtres qui persistent quelquefois toute la vie. Le volume et le contenu des vésicules qui, dans certains cas, sont de véritables pustules, ont fait considérer, par MM. Rayer et Copland, l'*eczéma impétiginodes* comme un *eczéma rubrum* compliqué de pustules d'impétigo, mais MM. Grisolles, Biett, Cazenave et Schedel ne partagent point cette opinion. L'*eczéma* chronique peut succéder aux trois formes précédentes, mais surtout à la forme impétigineuse. La peau est alors tendue, luisante, fendillée et comme égratignée. Elle est continuellement mouillée par un liquide séro-purulent que fournit le derme altéré ou les pustules qui se renouvellent sans cesse. Ce liquide se concrète, forme des lames humides, épaisses, jaunâtres, qui tombent, pour se reproduire bientôt après. Quelquefois cependant la sécrétion est peu abondante; la peau, presque sèche, est comme farineuse et s'écaille au moindre frottement; les squames sont sèches et très-adhérentes. Quoi qu'il en soit, les malades éprouvent presque toujours un sentiment de prurit tellement intolérable, qu'ils ne peuvent résister au besoin de se gratter. Alors ils se déchirent avec les ongles et les corps les plus durs; les surfaces malades saignent abondamment et il en résulte un soulagement passager; mais les douleurs se renouvellent souvent et s'exaspèrent sous l'influence des boissons excitantes et des excès de table. L'*eczéma* chronique peut affecter tous les points du corps; cependant il semble avoir certains siéges de prédilection; tels sont: le cuir chevelu, où il peut produire une alopécie incomplète; les oreilles, où il se montre fréquemment, très-rebelle chez la femme; les mamelons chez les jeunes filles et les nourrices; les organes génitaux et les cuisses, où il cause des démangeaisons insupportables; enfin les mains, où il est le plus difficile à guérir.

Traitement. L'*eczéma* simple et aigu cède ordinairement aux boissons rafraîchissantes et acidulées, aux lotions mucilagineuses et narcotiques. On recouvre la partie malade de cataplasmes de fécule de pomme de terre ou de farine de riz. On fait encore usage de bains locaux alcalins, surtout dans les cas d'*eczema rubrum* ou *impétiginodes* qui demandent le même traitement que l'*eczéma simple*. Lorsque l'affection est passée à l'état chronique, il faut insister sur les bains tièdes, alcalins et gélatineux; administrer à l'intérieur des limonades minérales ou des boissons rendues alcalines en y ajoutant 4 ou 5 gr. par litre de bicarbonate de soude. M. Cazenave rejette l'emploi des topiques irritants et en général toutes les pommades. On a vu cependant des cas nombreux de guérison produits par des onctions avec la pommade au goudron, au calomel ou à l'huile de cade. Le camphre calme les démangeaisons. On peut administrer encore avantageusement la solution arsenicale de Fowler ou de Devergie à la dose de 2 ou 3 gouttes par jour, qu'on augmente progressivement jusqu'à 15 gouttes. Enfin si l'*eczéma* chronique résiste à tous ces moyens, il ne faut pas hésiter à envoyer les malades aux eaux sulfureuses de Cauterets, d'Ax, de Luchon ou de Baréges.

— Art vétér. L'*eczéma* est une maladie très-commune chez nos animaux domestiques, parfois difficile à guérir, offrant différentes variétés, confondues trop souvent sous les noms de dartre ou de gale. L'*eczéma* se montre à tout âge. C'est à l'époque de la dentition que les jeunes sujets en sont spécialement atteints, les femelles, pendant l'allaitement, au sevrage; les animaux à peau fine en sont particulièrement affectés. Il se développe plus fréquemment dans les saisons chaudes de l'année. Nulle constitution, nul tempérament n'en paraît exempt. L'*eczéma* peut subvenir à la suite de toutes les influences irritantes agissant extérieurement. Quand il se développe sous l'action des rayons solaires, il constitue l'*eczéma solare* de Willan. L'emploi des pommades irritantes, des frictions alcalines, des frictions avec l'huile de laurier, ou de croton tiglium, en est une cause fréquente. L'*eczéma* occasionné par les frictions mercurielles est appelé *hydrargyria* ou

eczéma mercuriel. Chez les animaux comme chez les hommes, l'*eczéma* peut naître sous l'influence d'une vive émotion, d'un accès de frayeur, de fureur, surtout chez les femelles à l'époque de la parturition et de l'allaitement. On voit quelquefois cette maladie apparaître pendant la plénitude de l'utérus, et disparaître après le part. D'autres fois, l'éruption cutanée est sous la dépendance de troubles fonctionnels ayant leur siége, soit dans les voies digestives, soit dans le système nerveux. L'*eczéma* n'est pas contagieux.

L'*eczéma* aigu est caractérisé par la formation, à la surface de la peau, de petites vésicules miliaires, sans auréole inflammatoire, réunies ou disséminées irrégulièrement, pleines d'une sérosité limpide. Chez les animaux à peau blanche, leur aspect est brillant; ces symptômes sont bien plus faciles à distinguer chez le chat, le chien, le mouton, que chez les autres animaux. Après un jour ou deux, le liquide se trouble, prend une teinte laiteuse; alors, ou il est résorbé, ou il s'épanche par la rupture de la vésicule. Dans le premier cas, la vésicule se flétrit ou disparaît en donnant lieu à une légère desquamation; dans le second, le liquide se concrète en un petit disque squameux qui tombe très-rapidement. Un léger prurit accompagne cette éruption, qui dure sept ou huit jours et se dissipe sans laisser de traces. L'*eczéma* aigu ne provoque pas de fièvre; cependant, si des surfaces étendues sont envahies, ce qui est rare, la fièvre de réaction peut se produire. Dans la variété d'*eczema rubrum*, la peau rougit, s'enflamme avant qu'apparaisse l'éruption. Bientôt surgissent de très-petites vésicules, qui deviennent grosses comme des têtes d'épingle; elles ne tardent pas à se flétrir, et la peau reste parsemée de points arrondis, entourés d'un petit liséré blanchâtre; mais le plus souvent, au lieu de se résorber, le liquide, devenu lactescent, s'épanche par suite de la rupture des vésicules; la surface enflammée s'excorie et devient le siége d'une irritation vive, à mesure qu'elle est baignée par le suintement qui s'y établit. La matière de ce suintement se concrète en lames minces, molles, peu adhérentes, qui, en se détachant, laissent à découvert des surfaces enflammées et suintantes qui se recouvrent bientôt des mêmes sécrétions épidermiques. Cette variété, qui peut être entretenue par des éruptions successives, se termine ordinairement au bout de deux ou trois semaines. Assez ordinairement les poils tombent, surtout chez les jeunes animaux, ou se hérissent, quel que soit le caractère de l'éruption.

L'*eczéma* chronique peut être primitif ou succéder aux deux variétés précédentes. Il est constitué, soit par une éruption permanente, soit par une série indéfinie d'éruptions successives. Dans le premier cas, la peau est le siége d'un suintement séreux abondant; elle est tuméfiée, rouge, les poils sont hérissés et rares. Assez souvent des squames jaunâtres se forment et sont soulevées par le liquide. Cette variété est commune chez les jeunes chiens lymphatiques, aux oreilles, aux organes génitaux, autour de l'anus, aux pattes; chez les solipèdes, on l'observe aussi en bas des membres. Dans le second cas, la sécrétion est à peine sensible; les squames sont sèches, adhérentes. En tombant, elles laissent à découvert des surfaces peu enflammées. Tantôt la peau est blanche, comme farineuse, s'écaillant au moindre frottement, et en même temps elle est sèche et épaisse; tantôt elle est d'un rouge vif, mais sans aucune espèce de suintement. Elle est comme fendillée, recouverte de squames adhérentes. Une course, les couvertures, les écuries chaudes, l'irradiation solaire, les frottements des harnais, des aliments excitants, etc., provoquent des éruptions nouvelles ou exaspèrent celles qui existent déjà. On confond parfois cette variété, assez commune chez le cheval, avec la gale, surtout lorsqu'elle se généralise. Elle est ordinairement rebelle et peut durer, ainsi que la précédente, toute la vie de l'animal, en offrant de nombreuses variantes d'intensité. Le traitement qui convient au début de l'*eczéma* aigu est un traitement antiphlogistique, local ou général, selon l'intensité du mal. Dans l'*eczema rubrum*, s'il existe beaucoup de prurit, il faut employer les boissons acides, les lotions au bain d'eau de son, amidonnées ou narcotiques, le cataplasme de fécule et d'eau de guimauve. Plus tard, lorsqu'il y a tendance vers l'état chronique, les bains ou les lotions alcalines, les frictions de pommade de calomel sont très-utiles. L'*eczéma* chronique réclame un traitement local ou général, suivant l'étendue, l'intensité de la maladie, suivant qu'elle est liée ou non à une prédisposition spéciale. S'il existe un suintement abondant, il faut employer des poudres astringentes d'amidon, de suie, de tan, les lotions d'eau saturnée, alumineuse; les onctions d'onguent égyptiac pur ou mélangé, à doses variables, avec axonge ou pommade de peuplier, les purgatifs doux et les ferrugineux. Si le suintement est peu abondant, les solutions d'eau vinaigrée, d'eau de Goulard, d'alun, de sulfate de zinc, de borax, de carbonates alcalins, suffisent. Les frictions de pommade camphrée au calomel, à l'huile de cade, les frictions ou applications de ces deux dernières substances pures, de vésicatoires, de teinture de cantharides, produisent souvent d'assez bons effets. Enfin des aliments doux, délayants, des tisanes dépuratives additionnées d'acide arsénieux, de liqueur de Fowler ou de Pearson, constituent tout le traitement de l'*eczéma* chronique. Il faut, bien entendu, faire cesser toutes les causes externes qui provoquent ou excitent la maladie.

ECZÉMATEUX, EUSE adj. (è-kzé-ma-teu, eu-ze). Méd. Qui a le caractère de l'eczéma: *Eruption* ECZÉMATEUSE.

ÉDACITÉ s. f. (é-da-si-té — lat. *edacitas*; de *edax*, vorace). Poétiq. Cause qui consume et détruit lentement: *L'*ÉDACITÉ *du temps. L'*ÉDACITÉ *de l'Océan.*

ÉDAGE s. m. (é-da-je — lat. *ætas*, même sens). Age. ‖ Vieux mot.

EDAM, ville de Hollande, prov. de la Hollande septentrionale, arrond. et à 14 kilom. S. de Hoorn, à 24 kilom. N.-E. d'Amsterdam, avec un port de commerce sur l'Ilje, à 2 kilom. du Zuyderzée; 5,000 hab. Chantiers de constructions navales; raffinerie de sel; fonderie d'huile de baleine. Commerce important de ces excellents fromages dits de Hollande, qui sont transportés dans tous les pays. En 1825, la rupture des digues qui protégent cette ville causa de grands désastres dans toute la contrée environnante. « Suivant une légende locale, dit M. du Pays, des jeunes filles d'Edam, allant, en 1430, faire boire leurs vaches dans le lac de Purmer, trouvèrent une femme nue nageant à la surface de l'eau. Cette fille sauvage apprit à se vêtir, à manger du pain et à filer. Un bas-relief fixé sur un mur de la ville conserve le souvenir de cette histoire merveilleuse. » Le lac de Purmer a été desséché et converti en gras pâturages où l'on élève un grand nombre de bestiaux.

EDAY, île de l'Ecosse ou des Orcades, à 11 kilom. N. de Shapinsa, à 6 kilom. N.-E. de Stronsa, au S. des îles Westra et Sanda. Eday mesure 11 kilom. de longueur du N. au S., sur 4 kilom. de largeur de l'E. à l'O.; 1,000 hab. Elle est bien cultivée et possède des carrières de pierres de taille et des fabriques de sondes. Pêche de homard.

EDCH-MIADZIN, ECS-MIAZIN ou **ETCH-MIATZIN**, ville de la Russie d'Asie, dans l'Arménie russe, gouvernement de Géorgie, à 18 kilom. N.-O. d'Erivan, au pied du mont Ararat, et sur la route d'Erivan à Goumri; 3,000 hab. Place forte; célèbre monastère arménien; résidence du *catholicos* ou patriarche d'Arménie. Le couvent compte quatre archevêques, six évêques, douze archimandrites et une quarantaine de moines.

EDDA s. f. (èd-da. — Ce mot signifie proprement la bisaïeule. Cette dénomination a été donnée, non sans grâce, par les peuples germaniques du Nord, au recueil vénéré de leurs vieilles traditions. *Edda* est exactement le féminin sanscrit *attâ*, qui désigne la mère, une sœur aînée, une tante plus âgée que la mère, une aïeule, et trouve un autre corrélatif dans le gothique *aithei*, mère. Ce n'est évidemment qu'une articulation enfantine. On a remarqué, non sans raison, que les consonnes fortes figurent d'ordinaire dans les noms du père, comme les douces et les nasales dans ceux de la mère, symbolisation instinctive des sentiments naturels, laquelle se révèle généralement d'une manière assez prononcée. Cependant nous avons ici une exception à cette règle générale et dont on ne remarque ailleurs que peu d'exemples, tels que le finlandais *aïti*, le zamuca *ote*, le kolioucheattli *attli*. Dans la famille aryenne, nous trouvons au masculin le persan *atâ*, *itâ*, l'ossète *ada*, le grec *atta*, le latin *atta*, termes de respect adressés aux vieillards; l'ancien irlandais *oite*, moderne *oide*, père nourricier, pour *oitte*; le gothique *atta*, ancien allemand *atto*, allemand suisse *aetti*, l'ancien slave *otitsi*, russe *otetsu*, bohémien *otez*, illyrien *otaz*, etc.). Nom d'un célèbre recueil mythologique des anciens peuples du Nord: *Un commentaire de l'*EDDA. *L'*EDDA *est un ouvrage de poésie plutôt qu'une histoire.* (Acad.) ‖ *Edda de Sæmond*, Recueil de trente-huit chansons islandaises qui roulent sur des sujets mythiques, et qui sont attribuées au scalde Sæmond Sigfusson, du XIe siècle: *L'*EDDA *de Sæmond est le plus ancien monument de la littérature scandinave. Les chansons de l'*EDDA *de Sæmond sont rimées par allitération.* (Complém. de l'Acad.) ‖ *Jeune Edda* ou *Edda de Snorri*, Recueil qui contient, outre les poésies de Snorri, les chansons de Sæmond dépouillées de leur rhythme.

— **Encycl.** Le mot *Edda* sert à désigner deux recueils des traditions mythologiques et légendaires des anciens peuples scandinaves. Le premier de ces recueils porte le nom du prêtre islandais Sæmond Sigfusson, Sæmond le Savant; celui-ci n'est assurément pas l'auteur du recueil auquel son nom est attaché irrévocablement depuis l'année 1643, époque à laquelle l'évêque Brynjolf écrivit de sa main sur le plus vieux manuscrit de l'*Edda*: *Edda Sæmondar hinns frôda*. Sæmond le Savant, qui vivait en l'an 1000, s'appliqua à réunir les traditions du paganisme scandinave, contrairement aux autres prêtres chrétiens qui, considérant cette inspiration comme absolument diabolique, firent de Sæmond un sorcier. Voilà tout ce qu'on sait de Sæmond, et ces renseignements sont loin de prouver qu'il soit même le compilateur et le collecteur de l'*Edda* qui porte son nom. Quoi qu'il en soit, ce recueil renferme trente-sept pièces qui, sauf deux, sont écrites en vers, vers marqués non par la rime, mais par l'allitération. Ces morceaux sont assez fréquemment entrecoupés de quelques lignes d'une prose purement explicative qu'on peut attribuer au compilateur, quel qu'il soit. Seize des pièces de l'*Edda* de Sæmond sont consacrées aux traditions de la mythologie scandinave, vingt et une autres contiennent des *sagas* héroïques. De ces poésies, les plus anciennes, selon la critique allemande, remontent au VIIIe siècle, et la plupart sont antérieures au IXe.

Le second recueil, l'*Edda* en prose, est attribué à Snorri Sturleson (1178-1241), ou, pour parler plus exactement, porte le nom de ce vieil historien germanique. Ce recueil, outre deux morceaux importants, l'*Aveuglement de Gylfi* et les *Entretiens de Braji*, renferme un art poétique à l'usage des jeunes scaldes. Ces deux recueils sont d'un égal intérêt, d'une égale importance pour l'étude des mœurs scandinaves. Les traditions qui y sont célébrées remontent assurément à une époque très-reculée et impénétrable à l'histoire, peut-être aux temps dont la philologie, l'étude de la grammaire comparée ont seules pu donner l'indication, aux temps incertains où les peuplades germaniques quittèrent les plateaux de l'Asie centrale. N'étaient-ce pas de semblables *sagas* que les premiers rois francs aimaient à entendre chanter pendant leurs repas? N'étaient-ce point des poëmes analogues que Charlemagne fit recueillir pour réjouir son âme guerrière, et dont au contraire s'offensait son fils, plus chrétien et plus scrupuleux, Louis le Débonnaire? N'est-ce point enfin l'*Edda* qui fournit les matériaux des *Niebelungen*, de la grande épopée germanique? Littérairement, la valeur des *Eddas* est incontestable. Les beautés de ces poëmes sont du genre, de la nature des beautés homériques: les scaldes et les rapsodes sont étroitement parents, parents aussi les mystiques auteurs des épopées indoues. Il y a dans la sauvage poésie de l'*Edda* une âpreté que rien ne peut adoucir et qui perce le voile de toutes les traductions. Les moindres exemples sont saisissants. Dans le chant de *Fafnir*, Sigurd s'écrie: « Je m'appelle un prodige et je marche çà et là sans avoir connu de mère. Je n'ai point non plus de père comme les autres hommes. Je m'avance solitaire. » Et Fafnir répond à Sigurd: « Ton père était un rude guerrier: à son fils, né après sa mort, il a transmis son âme. » C'est encore Sigurd qui exprime fièrement cette maxime: « Le courage au cœur vaut mieux que le fer quand les braves se rencontrent. » Et cependant, à travers cette rudesse primitive, éclate parfois, comme une fleur entre des pierres, une pensée d'une exquise tendresse; celle-ci, par exemple: « Les enfants des hommes ont besoin d'un clair regard quand il leur faut combattre bravement. »

La femme tient dans les *Eddas* le rang élevé que Tacite avait le premier signalé chez les Germains. Dans l'*Edda*, la vierge est magnifiquement idéalisée: « La belle vierge était sans reproches, et son corps sans souillure. » Le héros la respecte; quand, amené par les circonstances à reposer à ses côtés, il se rappelle qu'il doit avant tout obéir à la voix de l'honneur et du devoir, il plante son épée au milieu de la couche, entre la vierge et lui. La belle et poétique douleur que celle de Gudrun! « Et il advint que Gudrun désirait mourir, tandis que, pleine de soucis, elle était assise penchée sur Sigurd. Elle ne gémissait pas, elle ne frappait point ses mains l'une contre l'autre, elle ne pleurait pas comme font les femmes. » Le passage suivant égale, à notre avis, les plus beaux morceaux des épopées homériques: « Alors parla Gullrôd, fille de Giuki: « Quoi » que tu saches beaucoup de choses, ô tu» trice! tu ne sais pas comment il faut adou» cir la douleur d'une jeune épouse. » Et elle fit découvrir le corps du héros; elle enleva le linceul qui cachait Sigurd, et posa sa tête sur les genoux de sa femme: « Regarde ton bien» aimé et pose ta bouche sur ses lèvres, et » embrasse-le comme tu faisais quand il vi» vait encore. » Un instant seulement Gudrun leva les yeux: elle vit la chevelure du chef roidie par le sang, les yeux brillants du roi sans regard, et son cœur, le siége du courage, transpercé. La reine tomba en arrière sur les coussins du siége. Ses cheveux se dénouèrent, ses joues rougirent et un torrent de larmes inonda ses yeux. Alors elle pleura, Gudrun, la fille de Giuki!... » Ces sévères beautés ne furent pas goûtées de tout temps: l'Allemagne du XVIIIe siècle n'était point préparée à apprécier ce monument de l'antique génie de la race germanique. Ces compositions différaient trop de celles qu'avait consacrées le goût classique. « C'est seulement, dit avec beaucoup de raison un savant critique, depuis le soulèvement de l'esprit national contre la suprématie de Napoléon que la faveur du public s'est attachée à cette œuvre des anciens âges, qui avait aux yeux des bons patriotes le mérite de peindre avec une grande vigueur les mœurs guerrières et héroïques des vainqueurs de l'empire romain. » Depuis ce moment, les *Eddas* furent en honneur, et deux générations de critiques, d'érudits, d'enthousiastes et d'artistes s'attachèrent à ces vieux et magnifiques monuments et les vengèrent d'un long et absurde oubli. A cette noble tâche se sont voués principalement Zeune, von der Hagen, Simmrock, Mones, Lange, les illustres frères Grimm, von Karl Lachmann, A. von Schlegel, P.-C. Müller, von Spaun, Schœnhuth, L. Braunfels, A. Raszmann, S. Ettmüller, H. Fischer, Wilhelm Müller, Holtzmann, Mullenhoff, Max Rieger, R. von Lilienkron, Zarnche, etc.; et, en France, MM. Edgar Quinet, Ozanam, Ampère, Philarète Chasles, Marmier, etc. Mlle du Puget a donné une traduction française des deux *Eddas* (*Bibliothèque étrangère*, 1839-1840). M. de Laveleye a traduit avec infiniment plus de fidélité et d'intelligence poétique la saga des *Niebelungen* dans les *Eddas* (Lacroix, 1866); enfin M. Léouzon-le-Duc a donné une version littérale et complète des *Eddas* (Lacroix, 1868). Il existe de nos jours encore trois manuscrits de l'*Edda*. Le premier, appelé le manuscrit de Worm, fut trouvé par Johnson Arnyum en 1628 et envoyé par lui à Ole Worm. Il est conservé à la bibliothèque de Copenhague, et est de beaucoup le plus complet. Le second, le plus ancien de tous, le *Codex regius*, découvert en 1640 par l'évêque Brynjulf Lvendsen, après avoir été perdu à la suite de l'incendie de Christianenbourg, en 1794, a été retrouvé en 1824. Enfin le troisième est celui d'Upsal, que Rugmann apporta d'Islande en Suède vers le milieu du XVIIIe siècle, et qu'il offrit au chancelier de La Gardie, qui le fit conserver à la bibliothèque d'Upsal. Dans aucun des manuscrits les textes ne sont identiques; l'un contient des chants entiers qui manquent dans l'autre, et, même dans ce qui leur est commun, il y a des divergences si notables que la plus grande confusion en est le résultat.

EDDY, géographe américain, né à New-York en 1784, mort en 1817. Il devint sourd à l'âge de douze ans et s'adonna tout entier à l'étude. Il s'occupa surtout de géographie et y fit de si grands progrès qu'il put, dès l'âge de vingt ans, publier une belle carte des environs de sa ville natale, suivie bientôt de celle de l'Etat de New-York. Il s'occupait d'un atlas général de l'Amérique, lorsque la mort vint interrompre ses travaux.

EDDYSTONE-ROCKS, récifs de la Manche, à 15 kilom. S. du cap Rame, vis-à-vis de la baie de Plymouth, par 50° 10′ de lat. N. et 6° 35′ de longit. O. Ces récifs sont composés de trois chaînes principales qui s'étendent dans la direction du N. au S. et ont de 300 à 350 mètres de longueur; à la marée haute, ils sont couverts par les flots, et les vagues viennent souvent se briser contre eux avec la plus terrible violence. Les dangers qu'offrent à la navigation ces récifs sont un peu atténués par le beau phare qu'y a élevé l'ingénieur Smeaton. Avant la haute tour rayée de larges zones rouges et blanches qui se dresse aujourd'hui sur le roc d'Eddystone, dit M. L. Renard dans ses *Merveilles des phares*, et dont la lanterne envoie ses rayons jusqu'à 13 milles, on en a compté successivement sur ce même écueil deux qui eurent pour parrains deux hommes restés célèbres, Henri Wistanley et John Rudyard. Le premier, dont le comté d'Essex n'a pas encore oublié les excentricités, éleva un monument fort singulier qui, avec ses galeries découvertes et ses grues en saillie, ressemblait assez à une pagode chinoise ou à ces belvédères que l'on voit de nos jours dans les jardins publics des faubourgs de Londres. Cette maison, toute chargée de devises et d'inscriptions, hérissée d'ornements fantastiques, n'avait qu'un défaut: elle n'était point solide; aussi, le 26 novembre 1703, un effroyable orage engloutit à la fois l'œuvre et l'ouvrier. La seconde construction élevée sur Eddystone par Rudyard, marchand de soieries de Ludgate-Hill, fut toute différente de la première, ce qui ne lui épargna pas une fin non moins tragique. Comme son prédécesseur, Rudyard employa le bois et la pierre disposés par assises. Seulement l'ouvrage de Wistanley était plein de coins et de recoins dans lesquels l'eau et le vent pénétraient tout à leur aise, tandis que celui de Rudyard était, au contraire, un petit cône solidement attaché au sol, tout uni, et autour duquel la mer et le vent mugissaient sans l'ébranler. Et qui sait? peut-être durerait-il encore si l'incendie n'avait triomphé en 1755, au bout de quarante-six ans, de ce qui avait résisté à la colère des tempêtes.

Les péages cessaient dès que la lumière s'éteignait et ne pouvaient être repris que lorsque la lumière se montrait de nouveau. L'intérêt des fermiers était donc de rebâtir le phare le plus promptement possible. Cette fois, ils consultèrent le plus habile ingénieur du temps, Smeaton, et, sur son avis qu'il fallait reconstruire le phare en granit, ils se soumirent d'eux-mêmes aux retards et au surcroît de dépenses qui devaient en résulter pour eux. Bien leur en a pris d'agir avec cette prudence, puisque le nouveau phare est toujours debout et que, de plus, il passe pour un des plus beaux spécimens du genre.

On raconte que c'est le hasard qui fournit à Smeaton les principes de sa construction. Il parcourait un jour la campagne de Plymouth ravagée par un récent ouragan. La bourrasque avait déraciné un bouquet d'arbres à l'ombre duquel Smeaton venait ordinairement se reposer pendant le cours de ses promenades. Un vieux chêne était seul resté debout, il avait impunément bravé le tourbillon dévastateur. Smeaton considéra longtemps ce vigoureux athlète que n'avait pu renverser aucun des orages si fréquents sur la côte du Devonshire, et il vint à penser que peut-être

devant lui se trouvait la solution du problème, objet de sa constante préoccupation. Smeaton lui-même a donné cette analogie entre le chêne et le phare qu'il a élevé. Alan Stevenson, qui construisit plus tard la tour de Skerryvore, prétend que cette comparaison n'est pas exacte et que Smeaton ne s'en serait servi que pour satisfaire des lecteurs incapables de comprendre le procédé plus profond grâce auquel il était réellement arrivé à la vérité. « Il n'y a pas d'analogie, dit-il, entre l'exemple de l'arbre et celui du phare, l'arbre étant attaqué à son faîte, le phare à sa base; quoique Smeaton suppose l'arbre dépouillé de ses branches et l'eau venant baigner la base du chêne, il est à craindre que l'analogie n'en soit pas plus juste, puisque les matériaux composant l'arbre et les matériaux de la tour sont si différents qu'il est impossible d'imaginer que la même force d'attaque puisse être repoussée par les mêmes propriétés dans les deux termes de la comparaison. » La première pierre du monument fut posée le 15 juin 1757 et la dernière le 24 août 1759. On comprend, en voyant de loin s'élancer la tour fière et solitaire du milieu d'un cercle d'écume, l'étymologie du nom qui a été donné à l'écueil qui la soutient : *eddy*, en effet, signifie tourbillon. Mais c'est de près et en examinant sa structure qu'on peut apprécier la solidité du monument; il ne forme, pour ainsi dire, qu'une seule pierre, tant les pièces de granit, assemblées, selon le langage des architectes, *à queue d'aronde*, s'incrustent et se confondent les unes dans les autres. Il faut qu'il soit bien solide; car, de même que pour le phare du Longship, il arrive quelquefois, lorsque la mer est forte, que l'édifice entier disparaît derrière les vagues, qui montent de plusieurs mètres au-dessus de la lanterne.

Smeaton a écrit sur les assises de son phare : « A moins que le Seigneur ne construise lui-même la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain. » Puis, sur la dernière pierre de l'édifice, au-dessus de la porte de la lanterne : *Laus Deo*, a-t-il ajouté, joyeux et reconnaissant. Une anecdote relative à la construction du monument, et que rapporte L. Renard dans ses *Merveilles des phares*, a sa place ici. On raconte qu'à l'époque où Smeaton était à l'œuvre, la guerre existant entre la France et la Grande-Bretagne, un corsaire français s'empara des ouvriers et les emmena prisonniers en France. Ce corsaire croyait bien faire : il se trompait. En apprenant cette capture, Louis XIV montra une grande colère et ordonna immédiatement que les ouvriers fussent tous délivrés et que ceux qui les avaient enlevés prissent leur place en prison : « Je suis en guerre avec l'Angleterre, dit le monarque, mais non avec le genre humain. »

EDDYSTONE (NEW-), îlot de l'Amérique anglaise du Nord, sur la côte occidentale, dans le Grand Océan boréal, en face des côtes du Nouveau-Cornouailles, par 55° 29' de lat. N. et 133° 4' de long. O. Vancouver l'a ainsi nommé à cause de sa ressemblance avec le rocher qui porte le phare de Plymouth.

EDEBALY, célèbre cheik ottoman, né dans la Caramanie en 1210 ou 1211, mort en 1326, à l'âge de cent quinze ans. Il jouissait d'une telle réputation de science, que le fondateur de l'empire turc, Othman, venait lui-même le consulter fréquemment. Une fois, entre autres, il lui demanda l'explication d'un songe merveilleux qu'il avait eu; le cheik, qui n'était pas moins rusé que savant, lui déclara que ce songe lui promettait un grand empire, à une condition, celle d'épouser sa fille à lui, la belle Malhoun-Katoun, ce qu'Othman s'empressa de faire.

ÉDÉFIEZ adj. m. (é-dé-fièz). Loué, vanté, exalté. ‖ Vieux mot.

EDELBERGA, nom latin d'HEIDELBERG.

EDELCRANZ (Abraham-Nicolas, baron D'), littérateur et savant suédois, né à Abo en 1754, mort à Stockholm en 1821. Il s'occupa tour à tour de littérature, de physique, de mécanique, d'économie agricole et industrielle. Après avoir donné quelques pièces de théâtre, il inventa un nouveau télégraphe, une machine pneumatique appliquée à l'industrie, une lampe à mercure, un métier pour la fabrication de la toile, etc., etc. Pour récompenser tant de services, le roi de Suède le créa baron et chancelier de la cour.

ÉDÈLE s. f. (é-dè-le — du gr. *dêloô*, je montre). Ornith. Syn. d'ORTHOTOME, genre d'oiseaux.

ÉDELFORSE s. f. (é-del-for-se — d'*Edelforss*, nom de lieu). Minér. Silicate de chaux naturel, ainsi appelé parce qu'on l'a découvert à Edelforss, en Suède. ‖ On écrit aussi ÉDELFORSITE.

— **Encycl.** L'*édelforse* est une substance blanche ou grisâtre, opaque, à cassure grenue et à éclat légèrement nacré. Elle est rayée par la phosphorite, mais elle raye le carbonate de chaux. Sa densité est de 2,584. Ce minéral n'a encore été rencontré qu'en masses fibreuses, disséminées dans des calcaires saccharoïdes. D'après les analyses de Beudant et de Hisinger, on le regarde comme un trisilicate de chaux répondant à la formule $Si O^3 CaO$, et contenant, sur 100 parties, 62,28 de silice et 32,72 de chaux. On le trouve aujourd'hui, non-seulement à Edelforss, mais encore à Gjelleback, en Norvége, et à Cziklowa, dans le Banat.

ÉDELFORSITE s. f. (é-del-for-si-te — d'*Edelforss*, nom de lieu). Minér. Nom donné à deux substances qui se trouvent l'une et l'autre à Edelforss, en Suède, savoir : 1° à un silicate de chaux que l'on appelle aussi *édelforse*; 2° à un hydrosilicate d'alumine et de chaux que l'on considère généralement comme une simple variété de heulandite.

EDELINCK (Gérard), graveur belge, né à Anvers en 1649, mort à Paris en 1707. Il vint à Paris compléter son éducation artistique sous la direction de Poilly, fut chargé de travaux importants par Louis XIV et entra à l'Académie de peinture et de sculpture en 1677. Edelinck opéra dans la gravure une véritable révolution par la substitution des tailles en losanges aux tailles carrées; il fut aussi le premier qui changea le travail suivant la matière des objets et qui donna ainsi de la *couleur* aux gravures. Son œuvre se compose de plus de trois cents pièces, parmi lesquelles on cite surtout : la *Sainte Famille*, d'après Raphaël, célèbre estampe qui fit la réputation de l'artiste et dont il n'existe que deux exemplaires avant la lettre (la Bibliothèque impériale en possède un); le *Christ aux anges*, d'après Lebrun; *Moïse*, d'après Philippe de Champaigne; le *Combat des quatre cavaliers*, d'après Léonard de Vinci; les portraits de *Lebrun*, de *Philippe de Champaigne*, de *Santeuil*, de *d'Hozier*, etc.

EDELINCK (Nicolas), graveur français, fils du précédent, né à Paris en 1680, mort en 1768. Il fut loin d'égaler son père. Sa gravure de la *Vierge et l'Enfant Jésus*, d'après le Corrége, passe pour un de ses meilleurs morceaux. — JEAN, oncle du précédent et frère de Gérard, né en Belgique, avait étudié la gravure sous son illustre frère. On cite son *Déluge*, d'après le Véronèse. — GASPARD, frère de Jean et de Gérard, étudia aussi sous ce dernier, et ses œuvres, bien que de beaucoup inférieures, ont été souvent confondues avec elles, étant signées de même.

ÉDÉLITE s. f. (é-dé-li-te). Minér. Silicate double d'alumine et de chaux qui, après avoir constitué une espèce à part, est réduit maintenant par les minéralogistes à l'état de simple variété de mésotype.

— **Encycl.** L'*édélite* a été d'abord décrite par Kirwan et analysée par Bergmann. D'après celui-ci, l'*édélite* renferme, sur 100 parties de 62 à 69 de silice, de 18 à 20 d'alumine, de 8 à 16 de chaux et de 3 à 4 d'eau. L'*édélite* se présente sous forme de tubercules à texture fibreuse et rayonnée. Ses couleurs sont le gris, le jaunâtre, le verdâtre et le rougeâtre. Elle est assez dure pour faire feu sous le choc de l'acier, et c'est à peu près le seul caractère prononcé qui la distingue des autres mésotypes. Elle bouillonne au chalumeau et se fond en une masse bulleuse. Sa densité est égale à 2,51. On la trouve en Suède, à Edelforss et à Mosselberg, dans les fentes des trapps.

ÉDÉLITHE s. f. (é-dé-li-te). Minér. Variété de prehnite, renfermant sur 100 parties, d'après une analyse due à Thomson, 43,60 de silice, 23 d'alumine, 22,33 de chaux, 2 de protoxyde de fer et 4,41 d'eau.

— **Encycl.** L'*édélithe* se présente en masse compacte à texture fibreuse et souvent même radiée. Ses masses sont globuleuses, mais couvertes de tubercules irréguliers quoique arrondis comme les reins des bœufs. Elle est d'un vert foncé et susceptible de recevoir un poli assez vif. On la trouve près d'Oberstein, à 1 kilomètre de Reichenbach. Elle remplit plusieurs cavités d'un porphyre gris, qui renferme, en outre, des globules et de petits cristaux blancs de feldspath et qui se décompose facilement. On y a parfois reconnu la présence de l'oxyde de cuivre et même du cuivre métallique. Elle existe aussi, en Ecosse, à Frisky-Hall, entre Edimbourg et Glascow, et dans l'île de Mull. Dans ces nouveaux gisements, elle est en veines composées de fibres parallèles dans une cornéenne qui passe au basalte.

EDELMANN (Jean-Christian), théologien allemand, né à Weissenfels en 1698, mort à Berlin en 1767. La vie de cet homme et sa doctrine forment un tissu de contradictions qu'il faut attribuer autant peut-être à la société dans laquelle il vivait qu'à ses propres instincts. Tour à tour théologien, prédicateur et esprit fort, épris d'idées mystiques sur la divinité de la raison et même de la matière, niant avant Strauss la personnalité de Jésus et ne voyant en lui que l'humanité personnifiée, il aboutit, par ses doctrines, à un véritable panthéisme, et pour la vie sociale il réussit à se faire chasser de toutes les villes qu'il essaya d'habiter, de toutes les sociétés religieuses auxquelles il avait tenté de s'affilier, ne manquant pas de les railler d'une manière sanglante avant même d'avoir rompu avec elles. C'est ainsi qu'après avoir été frère morave et illuminé il écrivit contre ses anciens coreligionnaires son *Christ et Bélial* et ses *Coups bien appliqués sur le dos des sots*. Enfin, accueilli à Berlin par Steinburg, à la dure condition de ne plus écrire et de demeurer en paix, il en fit la promesse, la tint fidèlement et vécut tranquille à ce prix. Il avait publié plusieurs livres de controverse, parmi lesquels il faut citer *Moïse démasqué* et la *Divinité de la raison*, ouvrages dont Strauss a reproduit la doctrine avant de les avoir connus. Dans ses *Etudes sur les auteurs d'outre-Rhin*, M. Saint-René Taillandier a porté sur Edelmann le jugement suivant : « Edelmann, tel qu'il se montre à nous dans ses confessions, est un cœur naturellement pieux qui, ne trouvant pas dans les écoles théologiques du temps la satisfaction de ses instincts, à la fois mystiques et raisonneurs, rompit peu à peu avec l'Eglise et, de doute en doute, de négation en négation, fut conduit au panthéisme radical; dans les révoltes de son esprit, il est facile de voir les impatiences d'un amour mystique mal dirigé. » Il a été publié par Henri Praktje une *Notice sur la vie, les ouvrages et la doctrine d'Edelmann* (Hambourg, 1753, in-8°).

EDELMANN (Jean-Frédéric), compositeur français, né à Strasbourg en 1749, mort en 1794. Il a produit quatorze sonates ou concertos pour le clavecin, un opéra joué à Paris, *Ariane dans l'île de Naxos*, et quatre autres qui n'ont pas été représentés. Mêlé aux scènes sanglantes de la Révolution, il envoya à l'échafaud plusieurs personnes et entre autres son bienfaiteur, le baron de Dietrich; mais il y monta à son tour ainsi que son père.

ÉDELSPATH s. m. (é-dèl-spatt). Minér. Variété de feldspath.

EDEMA (Gérard), peintre hollandais, né vers 1660 dans la Frise, mort en Angleterre, à Richmond, en 1700. Il fut élève de Van Everdingen, qui lui communiqua son goût pour la nature sauvage. Il fit un voyage à Surinam et dans les possessions anglaises de l'Amérique du Nord, et en rapporta de nombreuses études qu'il vendit fort cher en Angleterre. Les tableaux qu'il peignit d'après ces études ont de la couleur et du pittoresque, à défaut de génie, et des qualités sérieuses que le travail seul peut donner; mais le travail est antipathique avec une passion qu'Edema possédait à un très-haut degré, celle de la boisson. Elle abrégea ses jours, et l'on affirme qu'il mourut jeune.

ÉDÈME s. m. (é-dè-me). Autre forme du mot ŒDÈME. La forme *édème* est vicieuse, puisque la racine est le mot grec οἴδημα, de οἰδεῖν, grossir, se gonfler.

ÉDÉMÈRE s. m. (é-dé-mè-re). Zool. Autre orthographe du mot ŒDÉMÈRE.

ÉDEN s. m. (é-dènn — mot hébreu, qui signifie *jardin*). Paradis terrestre : *Il y a une réminiscence de l'*EDEN *jusque dans l'âme qui n'a jamais entendu parler de l'*EDEN, *et nos aspirations sont des souvenirs.* (L. Veuillot.) *Le phénomène de la richesse eût été inconnu dans l'*EDEN. (Cournot.) *L'*EDEN *a toujours existé, mais dans l'esprit humain et l'esprit humain seulement.* (E. Pelletan.)

Amour, âme du monde, immortelle pensée,
Chaste fleur de l'*Eden* par la femme perdu,
Larme que le doux Christ sur la croix a versée,
Comme Judas son Dieu des femmes t'ont vendu.
H. CASTILLE.

— Par ext. Lieu de délices, séjour plein de charmes : *Le salon d'un restaurateur est l'*EDEN *des gourmands.* (Brill.-Sav.) *Outre l'*EDEN *de l'inspiration et du mythe, dont l'image religieuse plane sur le berceau de l'humanité, il y a l'*EDEN *des millénaires et des utopistes de toute sorte.* (Cournot.) ‖ Lieu où l'on vit avec une simplicité primitive : *Taïti n'était plus l'*EDEN *au moment de la découverte, et les constellations de la première aurore avaient depuis longtemps disparu de son ciel.* (A. Toussenel.)

— Fig. Milieu de voluptueuses satisfactions de l'âme : *Je me faisais un véritable* EDEN *imaginaire de ce monde, des idées, des poëmes et des romans qui nous étaient interdits par la juste sévérité de nos études.* (Lamart.)

O Poésie! ange fatal!
Des fous marchent d'un pied brutal
A travers tes *Edens* splendides.
TH. DE BANVILLE.

— Philos. soc. Première des huit périodes de l'humanité, appelée aussi PÉRIODE ÉDÉNIENNE.

— **Encycl.** La *Genèse* (III, 8, IV, 16) appelle *Eden* l'endroit qui servit tout d'abord de demeure au premier couple humain, d'après les traditions hébraïques. Dans d'autres passages (II, 8, III, 23), elle le nomme *gan-eden* (l'enceinte de l'Éden), ce que la traduction grecque rend par *paradeisos*, d'où nous avons fait *paradis*. La *Genèse* nous apprend que ce jardin merveilleux était arrosé par un fleuve qui se partageait ensuite en quatre branches ou *raschim*. La première branche s'appelait *Phison* et arrosait un pays riche en or; la seconde, *Gihon*, traversait le pays de *Cousch;* la troisième, *Chikédel*, coulait à l'ouest d'*Assour* (Assyrie), et la quatrième s'appelait *Phrat* (qui n'est autre chose que l'Euphrate). C'est le passage curieux que nous venons de citer qui a fourni les données géographiques très-vagues qui ont servi de point de départ aux recherches tendant à déterminer exactement la position topographique de l'*Eden*. Etienne Morinus, Hottinger, Eichhorn, Bellermann, Rosenmüller, Marck et bien d'autres ont avancé à ce sujet des opinions plus ou moins hypothétiques. Il est évident que, dans cette question, il est deux points capitaux qui doivent servir de base aux inductions, sous peine d'aboutir à des résultats erronés : ce sont les noms des deux fleuves *Phrat* (Euphrate) et *Chikédel* (le Tigre). Seulement, cette identité une fois admise, la difficulté consiste à retrouver la situation des deux autres fleuves et à les faire sortir, d'après le récit biblique, tous les quatre d'une même source, ou tout au moins à les considérer comme quatre branches importantes dérivant d'un même fleuve. Quelques auteurs ont ainsi interprété le passage en litige : « De là le fleuve du Paradis se partageait en sortant en quatre branches, à savoir deux au nord et deux au midi. Le *Phison* et le *Gihon* ou *Djihon* représentent les deux principales embouchures du *Chatt-el-Arab* actuel, formé par la réunion du Tigre et de l'Euphrate. Dans cette hypothèse, les deux branches du nord sont représentées par le Tigre et l'Euphrate, le grand fleuve du Paradis par le *Chatt-el-Arab*, et les deux branches méridionales par la double embouchure du *Chatt-el-Arab*. Quant aux pays arrosés par les quatre branches, *Cousch* serait le Khousistan actuel de la Perse, ancienne patrie des Susiens, nommés aussi par Strabon (XV, 728) *Kissioi; Chavila* (la terre arrosée par le *Phison*) serait la partie la plus voisine de l'Arabie (pays de l'or), et la position exacte de l'*Eden* serait environ vers le 33° 48' de lat. Mais cette opinion a soulevé plusieurs objections graves; on a dit que la contrée de *Cousch* devait désigner comme toujours, dans la Bible, l'Ethiopie; que la double embouchure du *Chatt-el-Arab* était beaucoup trop peu importante pour être opposée parallèlement au Tigre et à l'Euphrate, etc. D'autres savants ont placé l'*Eden* près de Babylone et pris, pour compléter le nombre nécessaire des quatre branches, les deux canaux de l'Euphrate, *Nahar Malca* et *Morsares*. D'autres savants, abandonnant le sens littéral des mots, comme Verbrugge dans son *Oratio de situ Paradisi*, leur ont, en désespoir de cause, donné une valeur fictive et ont cru, par exemple, que l'hébreu *Nahar* (fleuve) devait désigner simplement une masse d'eau considérable; d'autres encore, comme Clerics, ont admis que le cours des fleuves et la situation des grandes masses d'eau avaient dû changer. C'est en s'appuyant sur ce dernier principe et sur l'hypothèse assez vraisemblable d'une communication entre la mer Noire et la mer Caspienne que Raumer a pris la *Petchora*, l'*Irtisch*, la *Dwina* et le *Wolga* pour les quatre fleuves bibliques. On pourrait remplir des volumes avec ce qui a été écrit sur la position géographique de l'*Eden;* certaines théories sont purement ridicules. De nos jours encore on a de nouveau posé le problème et l'on a tenté de le résoudre; parmi les chercheurs plus audacieux qu'heureux, nous citerons Sickler, Buttmann, Hartmann, etc.

La légende de l'*Eden*, du séjour et de l'expulsion d'Adam et d'Eve, n'est pas exclusivement hébraïque et doit être empruntée à ce fonds commun de mythologie dans lequel la plupart des peuples ont puisé leurs traditions sur l'origine de l'humanité. Nous n'insisterons pas davantage sur ce point intéressant à tant d'égards, et nous renvoyons pour de plus amples détails aux articles spéciaux consacrés aux mots ADAM, EVE, PARADIS, etc.

Le mot sémitique *Eden* se retrouve dans un certain nombre de noms géographiques d'origine hébraïque ou arabe. Ainsi on appelait *Eden* ou *Beth Eden* (la demeure de l'*Eden*) une vallée fertile située non loin de Damas, et un autre endroit cité souvent dans la Bible et paraissant faire partie de l'empire assyrien.

De très-bonne heure, on pensa qu'il ne fallait pas prendre à la lettre ce que dit la *Genèse* sur l'*Eden*. Les Pères d'Occident, il est vrai, tinrent le récit de Moïse pour réel; mais les Pères de l'Eglise d'Orient, et particulièrement les chefs de l'école d'Alexandrie, Clément et Origène, ne virent dans ce récit qu'une allégorie. Selon Origène, l'*Eden* se trouvait dans le troisième ciel, et l'exclusion des hommes du paradis signifiait la reclusion des âmes dans les corps terrestres. Irénée doute que le serpent ait parlé, et les Alexandrins, à la suite de Philon, affirment que le premier péché a eu pour cause l'éveil de l'instinct sexuel. Les encratites et les manichéens, qui avaient adopté cette opinion, condamnèrent en conséquence le mariage. Clément d'Alexandrie essaya de prévenir les conclusions qu'on prétendait tirer de ces principes, en soutenant qu'il n'y avait eu péché que parce qu'Adam et Eve n'avaient pas encore atteint l'âge de maturité.

Les théologiens modernes ne sont pas arrivés à se mettre d'accord sur l'origine, le sens, le but du récit de la *Genèse*. Les uns le tiennent pour historique, tout en reconnaissant qu'il a été extrêmement embelli par l'imagination des Orientaux; les autres, au contraire, y voient un mythe historique ou philosophique destiné à expliquer l'origine du mal dans le monde. Ceux qui croient que l'homme a commencé sur la terre par l'état d'innocence, c'est-à-dire d'indifférence entre le bien et le mal, y trouvent des arguments à l'appui de leur opinion. Pour eux, ces paroles : « Ils virent qu'ils étaient nus, » indiquent le premier éveil de la conscience. Une secte

gnostique, les ophites, ou sectateurs du serpent, avaient déjà glorifié la chute comme initiation de l'homme à la connaissance du bien et du mal.

— Rem. Cette longue tirade sur l'ethnologie, l'ethnographie, la géographie, comme on voudra la qualifier, est extra-savante et charmera un très-petit nombre de nos lecteurs. L'*Eden*, mot qui signifie *délices*, méritait vraiment un meilleur sort. Laissons donc de côté l'érudition à tous crins, et revenons, comme on dit vulgairement, dans un pays civilisé. L'*Eden*, dirons-nous, était le jardin de délices dans lequel Dieu avait placé Adam et Eve. Ce mot, qui rappelle les premières amours qui se sont épanouies sur la terre, a passé dans toutes les langues comme synonyme de séjour plein de charmes où l'on goûte les voluptueuses satisfactions de l'âme, et les auteurs y font de fréquentes allusions. Donnons-en quelques exemples :

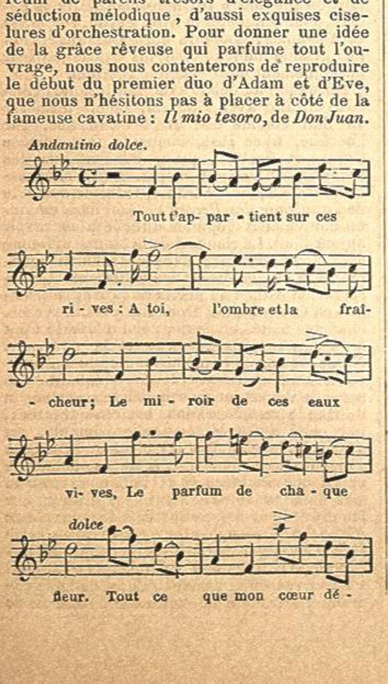
« L'image d'Hermann semblait sourire à l'image de Dorothée, et lui dire en tremblant ces paroles : « Aimable fille, n'es-tu point un » ange du ciel? ou Dieu me montre-t-il en toi » l'épouse qui embellira ma solitude, comme » autrefois, dans *Eden*, il présenta à Adam sa » belle compagne? »
BALLANCHE.

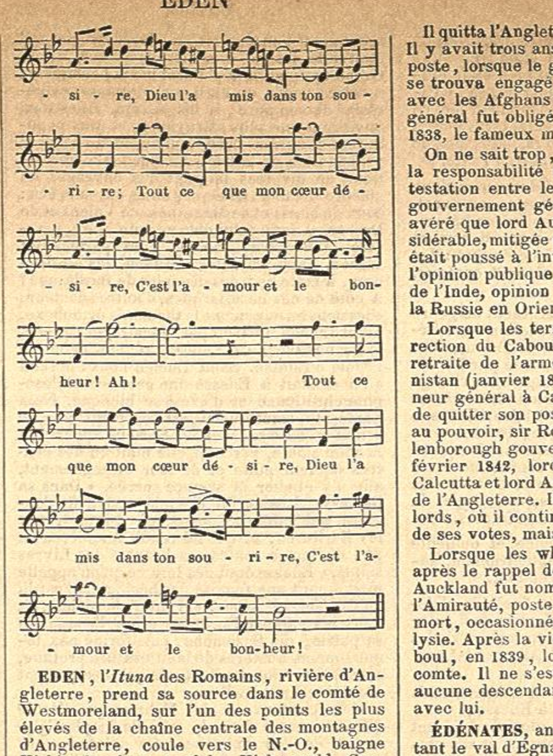
« Monde des troubadours, réveil de la société laïque, qu'est-ce que les traditions de ce monde de chevalerie, qui partout marquent les origines de la race romane? C'est l'*Eden* des temps modernes, la légende du jardin enchanté où le couple chrétien, un nouvel Adam et une nouvelle Eve, au sein de l'amour, reconstituent entre eux une langue, une société, un monde... La chute aussi ne tarde pas. Après l'âge idéal de la chevalerie, les temps historiques s'abaissent, se traînent; le genre humain est encore une fois chassé de l'*Eden*. »
EDGAR QUINET.

« Pendant la nuit, cet *Eden* des malheureux, la pauvre enfant échappait aux ennuis, aux tracasseries qu'elle avait à supporter durant la journée. Semblable au héros de je ne sais quelle ballade allemande, son sommeil lui paraissait être une vie heureuse, et le jour était un mauvais rêve. »
HONORÉ DE BALZAC.

« Je rentrais dans ma prison comme Adam fût rentré dans l'*Eden*, s'il lui eût été permis d'y retourner après quelques jours d'exil sur la terre. Mon Eve avait péché contre Dieu, il est vrai, en péchant contre l'amour; elle avait cueilli le fruit amer du doute et de la jalousie; mais, en dépit de cette crise terrible, nous étions heureux de nous retrouver ensemble, avec l'espoir de ne plus nous quitter. »
GEORGE SAND.

Eden (L'), oratorio-symphonie, musique de Félicien David, paroles de Méry. Le sort de cette belle composition est réellement déplorable. Elle fut exécutée, pour la première et unique fois, à l'Opéra, le 23 juin 1848, par Poultier (Adam), Mlle Grimm (Eve), et Alizard (Lucifer). Les auditeurs, ce soir-là, s'intéressaient bien peu aux amours de nos premiers parents. La cavatine d'Eve, le chœur des Anges, l'irrésistible mélodie de Lucifer, le chœur dansé des fleurs se perdaient dans le bruit des pavés soulevés, des canons roulant dans le lointain, et des fusils sonnant au sommet des barricades. L'œuvre ne se releva jamais; Félicien David lui-même paraît l'avoir reniée ou condamnée à l'oubli. Et pourtant, suivant nous, dans aucune de ses productions, le poétique musicien n'a réuni de pareils trésors d'élégance et de séduction mélodique, d'aussi exquises ciselures d'orchestration. Pour donner une idée de la grâce rêveuse qui parfume tout l'ouvrage, nous nous contenterons de reproduire le début du premier duo d'Adam et d'Eve, que nous n'hésitons pas à placer à côté de la fameuse cavatine : *Il mio tesoro*, de *Don Juan*.





EDEN, l'*Ituna* des Romains, rivière d'Angleterre, prend sa source dans le comté de Westmoreland, sur l'un des points les plus élevés de la chaîne centrale des montagnes d'Angleterre, coule vers le N.-O., baigne Kirkby-Stephen, Appleby, Kirkoswald, Carlisle, et se jette dans le golfe de Solway après un cours de 100 kilom. Cette rivière est navigable depuis son embouchure jusqu'à Carlisle, et, depuis qu'on l'a canalisée de Carlisle à Bowness, elle peut recevoir des bâtiments de 60 à 80 tonneaux.

EDEN, ville maronite de Syrie, dans le Liban, à 32 kilom. E. de Tripoli, près du Nahr-el-Kadissat; 4,000 hab. « Eden, qu'on a voulu identifier avec l'Eden de l'Ecriture, est dominé, dit M. Adolphe Joanne (*Guide en Orient*), par une haute paroi de rochers qui porte une chapelle en ruine, et entouré de toutes parts de vieux noyers, de vignes et de vergers, arrosés par des ruisseaux limpides qui tombent en gracieuses cascades; un joli petit château mauresque, aux fenêtres ogivales et aux terrasses crénelées, occupe la partie supérieure. Le plateau d'Eden, élevé de 1,500 mètres au-dessus de la mer, domine la vallée supérieure du Nahr-el-Kadissat, qui a reçu le nom de *Vallée des saints* à cause du grand nombre de couvents et d'ermitages dont elle est remplie. Cette vallée, dont Lamartine a donné une description un peu trop fantaisiste, est remarquable par son caractère alpestre et la grandeur de ses lignes. » L'agriculture, la viticulture et l'élève des bestiaux sont à peu près la seule industrie de la population.

EDEN (Richard), auteur d'ouvrages remarquables sur des découvertes maritimes. Il est le premier écrivain anglais qui ait entrepris le récit des nombreuses entreprises maritimes qui suivirent la découverte de l'Amérique. Son *Traité de l'Inde nouvelle*, traduit du latin de Sébastien Munster, avait été publié en 1533. Eden n'était pas seulement un compilateur; on trouve dans ses nombreux ouvrages des recherches et des remarques originales qui témoignent de connaissances aussi variées qu'approfondies. Deux de ses ouvrages traitent de l'art de la navigation; les autres sont des récits de voyages de toutes sortes.

EDEN (George), comte D'AUCKLAND, gouverneur général de l'Inde, sous le second ministère de lord Melbourne, né à la ferme d'Eden, nom primitif de sa famille, près de Beckenham (Kent), en 1784, mort en 1849. Il était le second fils du premier baron d'Auckland, qui avait été élevé à la pairie pour ses services dans la diplomatie. Il fut dès son enfance destiné au barreau, prit ses degrés au collége du Christ et fut, en 1809, reçu membre de l'association de Lincoln-Inn. Cependant, l'année suivante, il devint, par la mort de son frère aîné, apte à succéder à la pairie, et en 1814, lors du décès de son père, il prit place à la Chambre des lords, avec le titre de baron Auckland. Il avait siégé pendant près de deux ans à la Chambre des communes comme député du bourg de Woodstock et avait voté constamment avec les whigs. Lors du premier ministère du comte Grey, il fut nommé président du conseil du commerce et directeur de la Monnaie, avec droit de siéger dans le conseil des ministres; à la retraite de sir James Graham en 1834, il lui succéda comme premier lord de l'Amirauté. Bientôt après, le cabinet whig fut dissous par Guillaume IV, mais lord Auckland rentra aux affaires publiques après un court intervalle et fut nommé gouverneur général de l'Inde. L'Inde était alors en paix, et la mission de lord Auckland consistait principalement à répandre les idées de conciliation et de réformes civilisatrices. Il quitta l'Angleterre au mois de juillet 1834. Il y avait trois ans environ qu'il occupait ce poste, lorsque le gouvernement anglo-indien se trouva engagé dans une guerre terrible avec les Afghans; le pacifique gouverneur général fut obligé de publier, le 1er octobre 1838, le fameux manifeste de Simiah.

On ne sait trop, en réalité, sur qui rejeter la responsabilité de cette malheureuse contestation entre les autorités indigènes et le gouvernement général; il paraît cependant avéré que lord Auckland y eut une part considérable, mitigée par cette circonstance, qu'il était poussé à l'invasion de l'Afghanistan par l'opinion publique, tant de la métropole que de l'Inde, opinion alarmée par les progrès de la Russie en Orient.

Lorsque les terribles nouvelles de l'insurrection du Caboul (novembre 1841) et de la retraite de l'armée anglaise dans l'Afghanistan (janvier 1842) parvinrent au gouverneur général à Calcutta, il était sur le point de quitter son poste. En effet, à peine arrivé au pouvoir, sir Robert Peel nomma lord Ellenborough gouverneur de l'Inde. Au mois de février 1842, lord Ellenborough arrivait à Calcutta et lord Auckland reprenait le chemin de l'Angleterre. Il retourna à la Chambre des lords, où il continua à soutenir le parti whig de ses votes, mais peu de sa parole.

Lorsque les whigs revinrent au pouvoir, après le rappel des lois sur les céréales, lord Auckland fut nommé une seconde fois lord de l'Amirauté, poste qu'il conserva jusqu'à sa mort, occasionnée par une attaque de paralysie. Après la victorieuse occupation de Caboul, en 1839, lord Auckland avait été créé comte. Il ne s'est jamais marié, et, n'ayant aucune descendance, ses titres se sont éteints avec lui.

ÉDÉNATES, ancien peuple des Alpes, habitant le val d'Egnan, compris aujourd'hui dans le département de l'Isère.

EDENBRIDGE, village d'Angleterre, station du chemin de fer de Folkestone à Londres; on y remarque le château d'Hever, qui rappelle le souvenir d'Henri VIII et d'Anne de Boulen. On montre encore des chambres appelées l'appartement d'Anne de Boulen, une poterne avec une herse, les anciennes écuries, etc. Une partie des bâtiments est occupée aujourd'hui par une ferme. L'église d'Edenbridge a conservé quelques beaux restes du style normand.

ÉDÉNIEN, IENNE adj. (é-dé-niain, iè-ne — rad. *Eden*). Philos. soc. Qui appartient à l'état primitif de l'homme, à la première des huit périodes par lesquelles on suppose que l'humanité a passé ou doit passer : *Période* ÉDÉNIENNE.

— Substantiv. Homme qui a vécu pendant la période édénienne : *Ce procédé sera peut-être applicable à la grande industrie, mieux encore qu'à celle des* ÉDÉNIENS, *qui était la culture au berceau.* (Fourier.)

ÉDÉNIQUE adj. (é-dé-ni-ke — rad. *Eden*). Qui appartient à l'Eden; qui a rapport à la vie d'Adam et d'Eve dans le paradis terrestre : *Partie du jardin* ÉDÉNIQUE, *l'humanité veut y retourner.* (Th. Gaut.) *L'idée de faire jouir le travailleur, en pleine civilisation, de l'indépendance* ÉDÉNIQUE *et des bienfaits du travail, est une idée d'une portée immense.* (Proudh.) *Taïti était la seule terre habitée dont la population eût conservé une empreinte effacée des mœurs de la phase* ÉDÉNIQUE. (A. Toussenel.) *Ce fut sans doute quelque Normand bien avisé qui eut l'hérésie de protester le premier contre le crime symbolisé par la pomme* ÉDÉNIQUE. (W. Burger.)

ÉDÉNISME s. m. (é-dé-ni-sme — rad. *Eden*). Philos. soc. Etat de l'homme pendant la période édénienne : *Cette période de bonheur qui précéda l'état sauvage peut s'appeler* ÉDÉNISME, *du mot Eden, nom du jardin symbolique où Moïse place le berceau de l'humanité.* (V. Hennequin.) *Le récit de la Genèse paraît s'appliquer exclusivement au passage des populations de l'Asie Mineure de l'*ÉDÉNISME *à la sauvagerie.* (V. Hennequin.) *La liberté illimitée d'amour, institution pivotale d'*ÉDÉNISME, *ne régnait à Taïti que sous le bon plaisir et par la grâce de la loi de Malthus.* (A. Toussenel.)

ÉDÉNITE s. f. (é-dé-ni-te). Minér. Variété d'amphibole, qui se trouve avec la chondrodite dans un calcaire spathique, en Amérique.

EDENIUS (Jordan-Nicolas), philosophe et théologien suédois, né en 1624, mort en 1666. Etant à Upsal, où il faisait ses études, il soutint en présence de la reine Christine l'opinion que l'hébreu est la langue la plus ancienne, tandis que son adversaire prétendait que c'est la gothique, et la reine, émerveillée de cette discussion, en fit soigneusement dresser le procès-verbal et veilla à ce qu'il fût conservé. Edenius fit ensuite un voyage en Angleterre. De retour à Upsal, il reçut le titre de docteur en théologie (1661). On a de lui : *Dissertationes theologicæ de Christi religionis veritate* (Abo, 1664); *Epitome historiæ ecclesiasticæ* (Abo, 1681). Ce dernier ouvrage fut publié par l'évêque Gezelius.

EDENKOBEN, ville de Bavière, cercle du Palatinat, à 9 kilom. N. de Landau; 5,000 hab. Ecole latine. Industrie active : moulins, fabriques d'armes; commerce de bois et de vins. Une source minérale sulfureuse, appelée le Kurbrunnen, sourd à peu de distance d'Edenkoben. Sur une hauteur couverte de vignes et de châtaigniers s'élève la belle villa de Ludwigshœhe, construite par le roi de Bavière et dominée par les ruines imposantes du Rielburg, forteresse détruite au XIIIe siècle. Vue très-étendue.

ÉDENTÉ, ÉE (é-dan-té) part. passé du v. Edenter. Qui a perdu ses dents : *Peigne* ÉDENTÉ. *Vieille* ÉDENTÉE. *Pour mordre le prochain, une vieille bouche* ÉDENTÉE *de dévote vaut mieux que les bonnes dents de la belle jeunesse.* (Cervantes.)

Le jour baissait, à peine il était nuit;
Il ne vit plus qu'une *vieille édentée*
Au teint de suie, à la taille écourtée.
VOLTAIRE.

— Par ext. Qui est propre aux personnes dépourvues de dents : *Il alla se placer à côté d'elle et commença un éloge de sa beauté et de sa parure, auquel la vieille femme répondit avec une foule de sourires* ÉDENTÉS *et de grâces enfantines à faire reculer un régiment de cuirassiers.* (F. Soulié.) *Qui est là? cria une voix* ÉDENTÉE. (V. Hugo.)

— Substantiv. Personne qui a perdu ses dents : *Il y a beaucoup d'*ÉDENTÉS *à Carlsbad; les années, plus que les eaux, sont peut-être coupables du fait.* (Chateaub.)

— s. m. pl. Mamm. Ordre de mammifères, qui tire son nom de l'absence complète de dents chez plusieurs des genres qui le composent : *Les* ÉDENTÉS *manifestent une grande infériorité par rapport aux autres mammifères.* (P. Gervais.)

— Crust. Section de la classe des crustacés, comprenant les xiphosures et les siphonostomes.

— **Encycl.** Mamm. Les *édentés* forment un ordre assez naturel dans la classe des mammifères; mais les auteurs ne sont pas d'accord sur les genres que l'on doit y faire entrer. La dénomination même d'*édentés* est jusqu'à un certain point inexacte; car, s'il est des genres, tels que les fourmiliers et les pangolins, qui sont complétement dépourvus de dents, d'autres, comme les tatous, ont des dents de trois sortes, molaires, canines et incisives. C'est même dans cet ordre que, par une singularité bizarre, on trouve les mammifères terrestres qui présentent le plus grand nombre de dents; ainsi le tatou géant en a une centaine. « Ce n'est donc, dit M. P. Gervais, ni dans le petit nombre des dents ni dans l'absence d'incisives que réside le principal caractère des *édentés*, mais plutôt dans la similitude plus ou moins complète de leurs dents, qui sont toujours à une seule racine et d'une structure plus simple que celle des autres mammifères. » Les *édentés* présentent, sous le rapport des dents, quatre types distincts : 1° des dents de trois sortes; 2° des molaires et des canines; 3° des molaires seulement; 4° pas de dents du tout. Sauf le genre tatou, tous sont dépourvus d'incisives. Leurs pieds sont armés de grands ongles crochus, presque en forme de sabot et enveloppant l'extrémité des doigts. Les *édentés* manifestent, dans toute leur organisation, une grande infériorité relativement aux autres mammifères. D'une intelligence tout à fait bornée, plutôt même instinctifs qu'intelligents, ils ont des mouvements lents et paresseux, une démarche embarrassée. Les uns sont herbivores et ont un estomac assez analogue à celui des ruminants; les autres sont insectivores, se nourrissant surtout de fourmis, et leur museau allongé renferme une langue longue et filiforme. Leurs organes reproducteurs et jusqu'à leur physionomie étrange trahissent encore cette infériorité organique. On peut diviser les *édentés* en quatre familles : 1° TARDIGRADES : museau court; point d'incisives; tête arrondie; côtes nombreuses; poil rude; membres très-longs; queue presque nulle. Cette famille, appelée aussi famille des *paresseux* ou des *brévirostres*, renferme les genres bradype ou unau, achée ou aï, animaux grimpeurs; mégathère et mégalonyx, fossiles. 2° FOUISSEURS, appelés aussi *longirostres* ou *édentés ordinaires :* corps allongé; molaires nombreuses; pattes courtes, armées à presque tous les doigts d'ongles puissants; queue plus ou moins longue. Genres : tatou, chlamyphore, priodonte, tatusie, oryctérope. 3° MYRMÉCOPHAGES ou *fourmiliers :* animaux à bouche complétement dépourvue de dents, prolongée en tube, très-étroitement ouverte et laissant sortir une langue longue, filiforme et visqueuse. Genres : fourmilier et pangolin. 4° MONOTRÈMES : animaux dépourvus de dents; un seul orifice pour les organes de la défécation, de l'urine et de la reproduction; des os marsupiaux; une fourchette, comme chez les oiseaux; tous les pieds à cinq doigts. Genres : échidné et ornithorhynque. Les *édentés* actuels sont des animaux de taille moyenne ou petite, plus nombreux en Amérique que partout ailleurs; il n'y en a pas dans les zones tempérées ou froides de l'hémisphère nord; aussi manquent-ils complétement en Europe. Il n'en est pas de même si l'on considère les genres aujourd'hui éteints; ceux-ci, dont on a trouvé les débris fossiles en Europe, dans l'Amérique du Nord et au Paraguay, renferment des espèces dont la taille égalait celle du bœuf ou même du rhinocéros. La quatrième famille de cet ordre est celle sur laquelle les zoologistes sont le moins d'accord; les uns la rapportent à l'ordre des *édentés*, d'autres à celui des marsu-